

Lausanne, le 29 décembre 1883

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 52

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187948>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissent tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
 La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

Lausanne le 29 décembre 1883.

Monsieur le rédacteur,

Puisque nous touchons au jour de l'An, vos lecteurs liront sans doute avec intérêt quelques détails assez curieux sur la manière dont cette fête est célébrée dans les familles des Etats-Unis. Là-bas, le premier jour de l'an on ne voit pas de dames dans les rues ; elles restent toutes chez elles pour recevoir les visites, depuis huit heures du matin jusqu'à minuit, et quelquefois plus tard. Elles se tiennent dans le salon, en grande toilette de bal, à côté des jeunes filles également en grande toilette. Un buffet élégamment dressé et amplement garni de volailles froides, de jambon, de pâtés, de tartes aux fruits et de gâteaux est mis, avec des vins fins et des liqueurs, à la disposition de tous les visiteurs. Il est d'usage qu'on ne doive pas refuser, sur l'invitation de la maîtresse de la maison, d'accepter quelque chose, ne fût-ce qu'un verre de vin de Madère, avec un biscuit.

Les verres de madère, pris ainsi en détail, de visite en visite, toute la journée, finissent, vers le soir, par fournir à l'estomac un total de boisson très considérable, que des teintes empourprées trahissent souvent sur les visages des gentlemen les plus respectables. Mais ces dames sont si aimables, qu'il est impossible de leur rien refuser.

Il m'est arrivé, dit M. O. Comettant, à qui j'emprunte ces détails, une petite aventure assez drolatique, qui prouve l'esprit de fraternité qui règne le premier jour de l'An au sein des familles américaines, si réservées d'ordinaire. Devant aller rendre visite à une dame américaine que j'avais eu l'occasion de voir une seule fois, je me trompai de porte et me trouvai étranger au milieu d'une douzaine de dames et de demoiselles. Elles me reçurent fort bien, et pendant quelque temps je ne m'aperçus pas de mon erreur. Ces dames m'offrirent à boire, et je bus ; puis nous causâmes un peu de toute chose. Cependant, ne voyant pas arriver dans le salon la dame à laquelle je venais particulièrement rendre visite, je demandai à une demoiselle si cette dame allait bientôt venir.

— Cette dame ! me dit-elle en riant, mais elle ne viendra pas, cette dame, et nous ne la connaissons pas.

— Comment, repris-je étonné et confus, vous ne la connaissez pas ? Mais vous n'êtes donc pas de sa famille ? mais je ne suis donc pas ici chez elle ?

— Pas du tout, reprirent les demoiselles en éclatant de rire ; elle demeure la porte à côté.

Alors me dirigeant vers la personne que son âge permettait de supposer la maîtresse de la maison :

— Mille pardons, madame, lui dis-je, de cette erreur involontaire, que je ne regrette pourtant pas entièrement, puisqu'elle m'a procuré le plaisir de vous voir.

— Vos excuses sont superflues, monsieur, et nous avons pensé tout de suite que votre visite chez nous n'était que le résultat d'une méprise, comme cela peut arriver à cette heure de la nuit et dans la précipitation de terminer les visites en retard.

Je remis alors ma carte à cette lady. Il se trouva que j'étais indirectement connu d'elle comme artiste ; au lieu de me laisser continuer mes visites, elle me retint à souper, et nous fîmes de la musique une partie de la nuit.

Ah ! s'il n'y avait que des Américaines en Amérique, le nouveau monde serait le plus gracieux séjour ! mais, sous certains rapports du moins, les Américains gâtent un peu l'Amérique.

Veillez agréer, monsieur le rédacteur, etc.

Un abonné.

Vieilles choses sur la Suisse.

II

Epoque burgonde, germane et franque. — Dans un précédent article (*Conteur* du 8 décembre), nous avons vu notre pays devenir une province romaine, briller pendant un certain temps de tout l'éclat de la civilisation et du luxe des maîtres du monde, puis subissant le sort du grand empire en décadence, passer au pouvoir des Bourguignons qui, chassant les Romains devant eux, s'emparaient de l'Helvétie occidentale et méridionale, tandis que les Allemands s'établissaient à l'orient et au nord.

Dès lors suivit une longue période d'affaissement, d'ignorance et de barbarie. La face de nos contrées avait complètement changé ; on y cherchait en vain les scènes brillantes de Rome, on n'y rencontrait plus que des tombeaux. Le sol était embarrassé de débris ; ici des colonnes brisées, là des dieux mutilés ; plus loin, de misérables chaumières, debout encore au milieu d'un sol dévasté. Les fleuves où flottaient orgueilleusement les aigles des empereurs, coulaient solitaires ; les légions qui jadis le territoire avaient péri.

maladies de ce
sont guéries en peu de
mps par la méthode éprouvée
du Dr GRUBER, médecin prati-
cien, à Chaux-de-Fonds. [211